Document generated on 06/01/2025 3:22 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Paul Bowles
Les aspérités du réel

André Girard

Number 39, March–April–May 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19788ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Girard, A. (1990). Paul Bowles : les aspérités du réel. *Nuit blanche*, (39), 38–40.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Paul Bowles
Les aspérités du réel

Paul Bowles : le nomade légendaire, l'ermite de Tanger, l'exilé volontaire. Le moins américain des écrivains américains. Le père de la contre-culture, ce dieu qui fit rêver la** beat génération **et les vagabonds psychédéliques du** flower power**. L'auteur-culte auquel tout le** jet set **et la** café société **télégraphiaient à l'autre bout des océans... Le nom de Paul Bowles circule entre initiés avec des regards complices, des murmures de satisfaction. Mais, de qui est-il question ?

Photo Cecil Beaton

Jane et Paul Bowles au large de Tanger, 1949

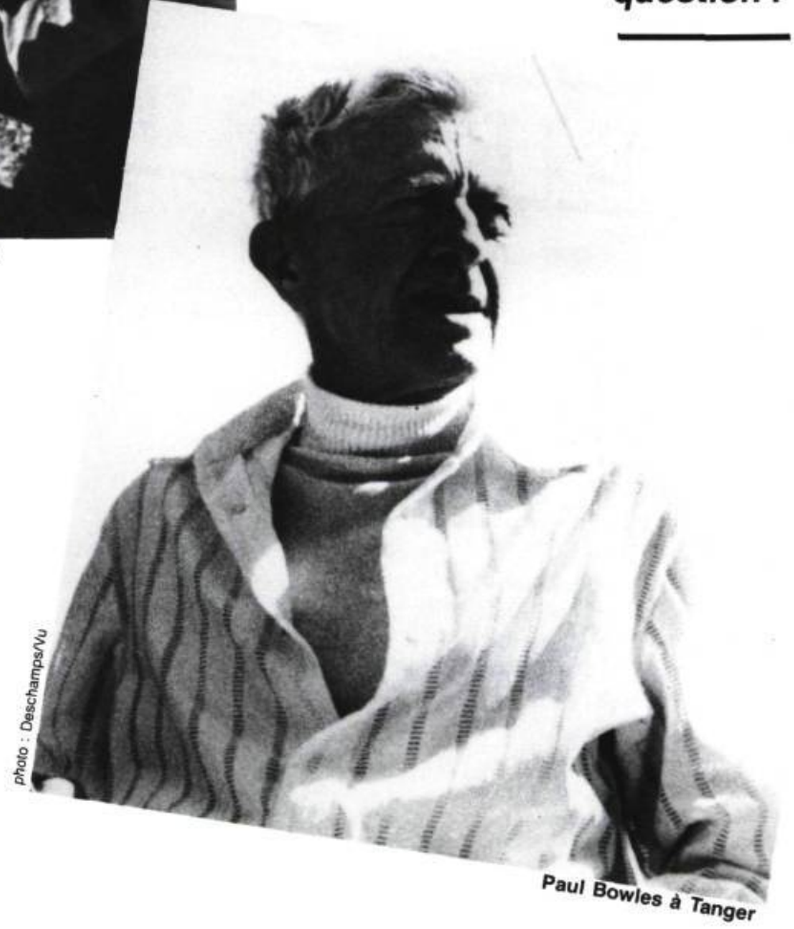

photo : Deschamps/Vu

Paul Bowles à Tanger

Au début — l'enfant est alors âgé de quatre ans —, il y a la surprise face à un mot. Prononcé en répétition, le mot perd soudainement toute signification. La pendule sonne quatre coups, il a quatre ans et le mot *timbale* signifie bien *timbale*. Il prend conscience qu'il est bel et bien lui-même, à cet instant précis. Voilà une expérience nouvelle et gratifiante. Puis l'enfant apprend à tromper son entourage, sans toutefois mentir ; les mots et leurs sens possèdent une importance capitale. Ce qui le pousse à inventer des noms de lieux, à faire des listes de ceux-ci, comme autant de gares sur une ligne de chemin de fer imaginaire. Les cartes sont dessinées, les horaires déterminés. Les

journaux imaginaires de plusieurs personnages sont consignés. L'enfant se considère comme une sorte de conscience enregistreuse, un récepteur chargé de transcrire fidèlement les faits.

Au printemps 1927, il apprend l'existence d'une revue de poésie française, ***Transition***. Il envoie des poèmes et reçoit un exemplaire un an plus tard, son nom figure au sommaire. Le texte s'intitule « Chant de la flèche ». Eugène Jolas, le directeur, prend la peine de joindre une note annonçant la publication prochaine d'une prose : « Entité ». Un peu après, premier départ (incognito) pour Paris. L'expérience sera consignée dans un cahier intitulé ***Without Stopping***. Il est constitué de longs monologues intérieurs de genre *flux de conscience*, du récit quotidien de certaines excursions faites aux alentours de Paris ; ce sont des récits contenant des directives, des points de repère et des indications rencontrées chemin faisant.

En 1972, on retrouve ces mêmes caractéristiques, sous le même titre, dans l'autobiographie que Paul Bowles écrit sous les pressions réitérées d'un éditeur. Le volume est paru en 1989 en français, le titre est ***Mémoires d'un nomade***. L'enfance y occupe une grande place, la musique, l'écriture et les voyages aussi. La musique est son gagne-pain ; Broadway reste donc, jusqu'à la fin des années 40 un port d'attache auquel il retourne périodiquement.

Bowles, le voyageur

Toujours en partance, ses valises à portée de mains, Paul Bowles n'a de cesse de parcourir la planète : Istambul, Inde, Amérique du Sud, Thaïlande, Afrique du Nord. Il a regroupé les récits de quelques voyages dans un beau volume intitulé ***Leurs mains sont bleues***. On y découvre un observateur attentif aux changements sociaux et culturels, à l'implantation de plus en plus alarmante des modes de vie américains et européens dans des pays pourtant fondamentalement différents. Il note des conversations, commente la musique marocaine et présente ses perroquets. Ses récits donnent facilement l'impression d'être sur les lieux mêmes et le voyage devient une forme de *baptême* de solitude.

Paul Bowles est l'observateur attentif d'une sensibilité civilisée confrontée à une culture étrangère. Les romans qu'il a écrits témoignent de ce face-à-face. Ce sont les histoires d'Américains voyageant à l'étranger et qui parfois décident ou sont contraints d'y rester pour de bon.

Après toi le déluge est l'histoire de Nelson Dyar, un jeune Américain qui s'installe à Tanger en espérant échapper à la vie médiocre qu'il menait à New York. Il est hanté par un sentiment d'exclusion, d'isolement. Le roman fouille ses perceptions tout au long de sa rapide désintégration. Un roman aux lueurs macabres et oniriques. La perversion et la cruauté s'y profilent.

Un thé au Sahara, le plus connu des romans de Paul Bowles, est rapidement devenu un livre-culte pour la *beat generation*. Parce qu'aucun éditeur ne voulait publier les nouvelles d'un auteur inconnu, il avait été demandé, en 1947, à Paul Bowles, d'écrire un roman. C'est celui-ci. Différents biais de lecture sont possibles selon les personnages, qui partagent en commun une *dérive* saharienne. Mais par-delà ceux-ci, le Sahara reste le *personnage* principal :

« C'est une sensation unique, qui n'a rien à voir avec le sentiment d'être seul, car il présuppose une mémoire. Ici, dans ce paysage entièrement minéral, éclairé par les étoiles comme par des feux, même la mémoire disparaît ; il ne reste que votre respiration et les battements de votre cœur. Un processus de réintégration de soi étrange, qui n'a rien d'agréable, commence en vous, et vous avez le choix entre le combattre et tenir à rester la personne que vous avez toujours été, ou bien lui laisser libre cours. Car personne, après un certain temps au Sahara, n'est plus tout à fait le même. »

Leurs mains sont bleues, p. 210.

« Le désert n'est jamais plus beau que dans le clair-obscur de l'aube et du crépuscule. La notion de distance disparaît : (...) chaque petit détail prend l'importance d'une variation capitale sur le thème répété de paysage. »

Leurs mains sont bleues, p. 245.

Le plus réussi des romans de Paul Bowles s'intitule ***La jungle rouge***. Roman noir, très bien construit, c'est l'histoire d'un médecin âgé et de sa jeune compagne qui font une seconde lune de miel en Amérique du Sud. À la suite de rencontres fortuites et hasardeuses, la descente aux enfers s'amorce, endiguée par la drogue.

Le point commun des romans de Bowles est l'importance accordée aux lieux, aux espaces. Ainsi le désert, la ville ou la jungle deviennent ce contre quoi les personnages butent et se brisent. Paul Bowles détaille les paysages avec la précision d'un géologue et décrit le temps avec la gravité d'un météorologue. Le résultat déroute mais très rapidement fascine : le lecteur est pris malgré lui dans une chute, un tourbillon. Et, inexorablement, le néant ou l'enfer, peut-être les deux, dirigent les destinées.

Bowles, le créateur de mythes

C'est là une caractéristique majeure des nouvelles de Paul Bowles, ses écrits les plus convaincants. C'est à la suite de lectures de traités d'ethnologie qu'il décide de créer ses propres mythes. Il adopte le point de vue d'un esprit primitif, en utilisant la technique surréaliste consistant à laisser courir la plume sur le papier, sans intervention consciente. Cela donne des légendes animalières et des contes dans lesquels les animaux prennent divers déguisements. Par la suite ces mythes primitifs deviendront contemporains. La première nouvelle écrite par Bowles s'intitule « Le scorpion ». Peu après, « Un épisode distant », que publie le ***Partisan Review***, donne le coup d'envoi. Une cinquantaine de textes brefs suivront.

Ces fictions courtes sont souvent brutales, quelquefois cauchemardesques. Elles présentent un mélange inquiétant de paysages exotiques servis par une écriture austère et concise. Les lieux sont très souvent l'Afrique du Nord ou l'Amérique du Sud, que Paul Bowles connaît très bien mais qui ne sont guère familiers aux Américains. Intrigants, ces lieux distillent l'inconfort, les histoires éclairent les incertitudes et les terreurs des voyageurs emportés par des paysages de violence ou illustrent les réactions d'habitants de pays culturellement éloignés face au monde *civilisé*. Poussé à l'extrême, cela donne « La vallée circulaire », histoire où la vie humaine est dépeinte avec les yeux d'Atlájala, sorte d'*anima* du lieu, qui habite les êtres et toutes choses de la nature. Le résultat est impressionnant. ▸

Quatre nouvelles, d'abord publiées en un seul volume, ***One Hundred Camels in the Courtyard***, ont malheureusement, dans leurs traductions françaises, été dispersées. Il s'agit de « Un ami du monde » (paru dans ***Un thé sur la montagne***), « L'histoire de Lahcen et Idir » et « Le vent de Beni Midar » (dans ***Le scorpion***) et « L'initié » (dans ***L'écho***). Le point de départ était des fragments disparates, anecdotes, citations ou simples phrases privées de tout contexte, provenant de sources distinctes et impliquant des personnages radicalement différents les uns des autres. Le travail consistait à réunir, à fusionner ces éléments. Sous l'emprise du kif « (...) l'arbitraire pouvait paraître naturel, les divers éléments fusionner et les protagonistes ne formaient plus qu'un seul et même personnage » (***Mémoires d'un nomade***, p. 462). Il est dommage que la traduction française n'ait pas respecté le travail de l'auteur, car le résultat, lorsque ces *contraintes* sont connues, est très séduisant.

En filigrane de tous ses écrits, Paul Bowles témoigne de son attachement profond pour Tanger. Il lui a consacré un petit recueil de récits brefs, ***Des aires du temps***, sorte d'apologie — mélangeant contes, chansons et anecdotes journalistiques — de cette ville qui, selon lui, n'a pas trop souffert des aspects négatifs de la civilisation contemporaine. Il y est resté longtemps, depuis le jour où il a pris conscience que le monde enlaidissait.

Le sens de sa présence dans le monde était fondé sur la conviction que quelques parties du monde étaient plus magiques que d'autres. Paul Bowles restera le témoin, lucide et ironique, nostalgique aussi, de cette magie qui va s'amoindrissant dans un monde en perdition. Ses écrits ont valeur de pierre de touche entre deux mondes, deux mentalités. Le désert et la jungle resteront des lieux où les êtres se perdent facilement, mais peut-être cette perte spirituelle et morale est-elle déjà consommée, laissant place à une frayeur, « ...frayeur qui n'est jamais rien d'autre qu'un assemblage inédit » (***Un thé sur la montagne***, p. 37). ■

André Girard

Trois livres de Paul Bowles sont parus en 1989 : ***Un thé sur la montagne*** chez Rivages, ***Leurs mains sont bleues*** chez Quai Voltaire et une autobiographie, également chez Quai Voltaire, ***Mémoires d'un nomade***. Paul Bowles a publié quelques romans : ***Un thé au Sahara***, Gallimard, 1952 (L'imaginaire 1980) ; ***Après toi le déluge***, Gallimard, 1955 (L'imaginaire, 1988) et ***La jungle rouge***, Quai Voltaire, 1988. Soulignons aussi ses recueils de nouvelles : ***Des aires du temps***, Christian Bourgois, 1986 ; ***Le scorpion***, Rivages, 1987 ; ***Réveillon à Tanger***, Quai Voltaire, 1987 et ***L'écho***, Rivages, 1988.

Paul Bowles
PAROLES MALVENUES
Quai Voltaire, 1989 ; 19,95 $
Paul Bowles
JOURNAL TANGÉROIS, 1987-1989
Plon, 1989 ; 22,00 $

Les nouvelles qui composent ***Paroles malvenues*** dérangent. Ce sont trois récits écrits sous forme de soliloque, trois récits qui, chacun à leur manière, relatent des situations limites : suicide, flagellation. Écrites sans aucune ponctuation, suivant un rythme haletant, ces trois voix nous confient leur malaise, leur inconfort. Mais Paul Bowles reste, encore et toujours, en position extérieure : ses récits sont des constats, sans implication personnelle. Le détachement.

La nouvelle qui donne son titre au recueil surprend par son ton plus intimiste. Un échange de six lettres, chacune destinée à encourager une personne ayant subi un grave accident. L'exaspération vient à bout de cette correspondance et divulgue quelques secrets : « Tu te souviens peut-être (...) d'une phrase prononcée par le Castor dans ***La nausée*** : 'Je me survis (...)'. Je comprends pourquoi le Castor se perçoit comme sa propre survivante : son sentiment n'est pas éloigné du mien, si ce n'est que je l'exprimerais plutôt ainsi : 'Ma vie est posthume.' » (p. 99)

Le ***Journal tangérois*** ne révèle rien si ce n'est une suite de noms, de personnes venant interviewer l'auteur, nouvelle star du monde littéraire. Bowles semble rester distant face à cet engouement, n'oubliant pas de relater ses sorties, ses soupers et ses visites en ville. Comme dans son autobiographie, il reste extérieur, sauf pour une minuscule échappée : « Je suis trop âgé pour supporter qu'on me dévisage. » (p. 28) ■

André Girard